

24 décembre au soir... La guerre : la défense suisse en action [Gérard Benz]

Autor(en): **Pedrazzini, Dominic-M.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **132 (1987)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **29.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

24 décembre au soir... La guerre La défense suisse en action *

un livre de Gérard Benz, présenté par le major Dominic-M. Pedrazzini

«La guerre, c'était pour les autres. Les Suisses se contentaient de la préparer méthodiquement, minutieusement, créant une machine rodée comme une montre. Mais un Suisse aurait-il jamais eu l'idée de briser sa montre?»

Gérard Benz

Entre ce maussade après-midi de décembre 198[7] marquant la fin du cours de complément de l'automobiliste Roger Dupuis, agriculteur à Cottens (VD), et cette nuit du mois de mars suivant où il meurt au combat, se déroule le film de la mobilisation d'un petit Etat neutre que nous connaissons bien. (Du moins le croyons-nous!) Décrite au rythme des événements de notre temps, la situation dans le Golfe se dégrade au point que le conflit éclate entre les deux Grands, puis se généralise. En dépit de la politique dilatoire de la prudente mais ferme Helvétie, les forces de l'Est franchissent la frontière le 10 mars 198[8].

Durant les trois mois que dure le prologue du drame, l'auteur met en scène – dans leur milieu – une série de personnages de tous acabits, représentatifs, à son sens, du microcosme helvétique.

Un Suisse de l'étranger, d'abord, avocat d'affaires et pilote de chasse, ouvre le débat sur le système de milice, ses limites et les risques du professionnalisme dans notre armée.

A Winterthour, les membres d'un conseil d'administration de l'industrie

métallurgique débattent sur les mesures prises par le Groupement de l'armement. Dans la Broye, un inspecteur d'entrepôt alimentaire initie le lecteur aux problèmes du ravitaillement en temps de crise. Au bord de la Reuss, une équipe locale de surveillance d'ouvrage procède aux préparatifs nécessaires; le dialogue s'engage entre les hommes, et leur chef d'insister sur les destructions planifiées, renforcements du terrain et autres obstacles antichars dont la Suisse est truffée.

La sauvegarde de l'espace aérien et le fonctionnement du système de défense spatiale *FLORIDA* sont illustrés par l'engagement d'une patrouille de chasse contre deux appareils clandestins. L'interception échoue; un pilote suisse est abattu. Il s'agit, officiellement, d'une défaillance technique du Tiger. A la suite de cet «accident», un certain malaise persiste dans l'information officielle. Les autorités sont partagées entre la fermeté et l'alternative. L'immense imbrication du tous les éléments de survie nationale dans la défense générale exige du

* Genève, Georg, 1987.

Conseil fédéral de fastidieuses décisions à sept: «De par sa nature, de par son multipartisme et ses divisions linguistiques, le gouvernement suisse est avant tout un lieu de compromis où chacun cherche à allier l'intérêt général aux convictions personnelles. Mais, en cas de crise, une telle équipe pourrait-elle se hisser au-dessus des contingences diverses? En un mot, saurait-elle faire preuve de courage politique?» (p. 39.)

Une réunion de la Commission de défense militaire – présidée par un radical genevois (enfin?!) – permet à Gérard Benz, par le truchement du commandant de corps Müller, d'en jauger les membres. «Derniers rois en Helvétie», les commandants de corps proposent la mobilisation partielle. Des dissensions opposent assez rapidement l'un d'entre eux à ses collègues sur les négociations à engager avec nos voisins et sur l'arme atomique.

Au cours d'une séance mémorable, le gouvernement demande à l'Assemblée fédérale les pouvoirs extraordinaires, la mobilisation partielle. Le général est élu. Candidat unique, polyglotte et modéré, le Tessinois, commandant du 3^e corps d'armée, recueille presque tous les suffrages. Suit le déroulement précis, du moins en son principe, de la mobilisation avec tout son contenu d'émotions, de précipitation et de patriotisme aigu.

L'allocution du commandant de bataillon fribourgeois lors de la prise du drapeau comme la mise sur pied (littéralement) du téléphoniste Estop-

pey, enseignant de grec et de latin à Lausanne, sont des modèles du genre, où l'humour le dispute au réalisme. Chaque palier de la hiérarchie est franchi avec la plus fine psychologie (pp. 94 et ss.). Clichés parfois excessifs pour nous Suisses, ces comportements types faciliteront sans doute, à l'étranger, la compréhension d'un système et d'un peuple composite.

Si la trame des événements se forme d'extraits de presse, de communiqués officiels et de repères chronologiques, les actions décisives sont amenées par séquences et commentées sur le vif. Pour l'heure, la mobilisation est, en dépit de toute attaque directe, sérieusement perturbée. Les saboteurs cherchent à gêner le processus de mobilisation en créant un choc psychologique généralisé. But caché des «taupes»: se tester et tester nos réactions. Celles-ci font encore trop souvent défaut. Hésitation, panique, débandades affectent civils et militaires, tous grades confondus. La mutation milicien-combattant s'avère fastidieuse. Afin de pallier cette lacune, le général ordonne aux troupes en service un exercice de longue durée et des plus réalistes, dont on peut suivre le déroulement à travers toute la Suisse et dans toutes les armes.

Sur ces entrefaites, des citoyens inquiets manifestent à Berne devant l'Hôtel Bellevue pendant que se déroule une conférence de presse sur la protection civile. A la veille des fêtes de Noël, le délégué à l'approvisionnement économique fait le point et

explique les mesures prises en vue du ravitaillement et de l'emploi.

Même si la tension reste vive au Proche-Orient, l'annonce de la reprise des négociations à l'ONU suscite de grands espoirs. En Suisse, celui de pouvoir passer les fêtes en famille. Mais le dispositif est maintenu.

Le 24 décembre au soir, Edmée Fabre, célibataire lausannoise, tout comme Pierre Renaud, chauffeur de taxi fribourgeois, et tous ceux qui écoutent la radio ou la télévision ne comprennent pas la subite interruption des programmes, le brouillage persistant des émissions. Peu à peu, la population suisse apprend l'explosion «accidentelle» de deux satellites soviétiques transportant des bombes atomiques. L'objectif est double: faire croire à une attaque imminente en Europe; perturber les communications entre les Etats-Unis et le continent. L'Occident, particulièrement vulnérable en cette nuit de Noël, privé de liaisons, perd des instants précieux au moment où les troupes soviétiques envahissent l'Iran, menacent la Turquie et l'Europe.

Du bourgeois de Champel – raleur et cossu – au boulanger tessinois – peu militaire, insouciant mais efficace – sans oublier le brave garde-forts bernois, chacun se rend sous les drapeaux à sa façon, alors que Walter – physicien nucléaire timide et distingué – est pris dans les rêts d'une séduisante espionne et que Stéphane – faux réfugié bien intégré – anéantit par les gaz un hameau isolé.

Le «cas» du major Largiadèr – instructeur rhétorique, quadragénaire et désabusé – permet à l'auteur une digression sur l'artillerie et ses officiers. Car, lui-même, «nourri en son sein» – ou presque – n'en connaît-il point les détours? A ses yeux, si la tradition et le luxe périclitent, la discrimination à l'encontre d'éléments hétérogènes (officiers auto et quartiers-mâîtres), les rapports avec la troupe tenaient, jusqu'à la mécanisation, de la féodalité!

Ainsi, quelques milliers d'hommes et de femmes prennent la route ce matin-là pour défendre le pays. Tous les moyens de diffusion possibles annoncent la mobilisation générale. Les démentis affluent mais, les mises en garde du Conseil fédéral et la connaissance du principe qu'une mobilisation ne peut être annulée, font échec à cette manœuvre d'intoxication. Les sabotages: nœuds ferroviaires ou routiers, émetteurs radio, freinent les mouvements. «C'était une gigantesque fourmilière où chacun avait un rôle à jouer, rôle tenu de nombreuses fois au cours des années. Armée de milice qui n'avait rien en commun avec une masse difficilement maniable de réservistes, arrachés à la vie civile et pour qui les souvenirs militaires se confondaient avec une jeunesse lointaine. Ici, du plus jeune au plus vieux, chacun connaissait sa mission.» (p. 209.) Alors que l'armée mobilise, les civils procèdent à un exode vertical total, n'abandonnant en surface que les animaux et les

plantes. Tapiés au fond des vallées, derrière chaque repli de terrain, sur chaque col, les troupes observent, prêtes à réagir.

Après le bouleversement de la mobilisation, la vie reprend, mais à un autre rythme. Si les combats se poursuivent au Proche-Orient, rien ne se produit en Europe. C'est le calme avant la tempête. L'exode des étrangers, la réquisition des véhicules, la promiscuité dans les abris contribuent, entre autres, à créer des tensions internes. Les objecteurs de conscience se perdent en conjectures et les citoyens perdent patience. Le parc Bertrand se transforme en champ de tubercules sous les pelles hésitantes de distinguées Genevoises de l'Office du travail.

Au moment où le téléphoniste Estoppey termine une lettre à sa famille, un bataillon renforcé des forces du Pacte de Varsovie tente de se poser sur l'aéroport de Cointrin.

Devant la fermeté du refus helvétique, les appareils rebroussement chemin. Le lendemain, à deux heures du matin, des centaines de parachutistes tombent sur divers points de la frontière. Les bombardiers ennemis larguent leurs bombes à neutrons, le Conseil fédéral reçoit un ultimatum, le repousse à deux contre un; c'est la guerre!

Quand le fusilier Lombardi brise la médaille de son camarade Dupuis touché à mort, il agit par réflexe et par sentiment. Ce geste anodin, machinal, résume pourtant à lui seul toute la trame humaine sur laquelle est tissé le récit: ce dilemme constant entre le cœur, le temps et la raison. Cela, en Suisse peut-être plus qu'ailleurs, méritait d'être observé. La patrie, le drapeau, la vie en fait, ne sont point des notions ridicules. L'auteur, au-delà d'une information essentielle sur la défense suisse en action, en apporte ici la saisissante démonstration.

D.-M. P.